

Intervention



Créer ou l'art de vivre pauvre et malheureux

Jean-Claude Saint-Hilaire

Volume 1, Number 1, March 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57254ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Hilaire, J.-C. (1978). Créer ou l'art de vivre pauvre et malheureux. *Intervention*, 1(1), 12–13.



L'on pourrait facilement croire que c'est l'image que projette le sculpteur, le peintre ou tout autre créateur aux yeux de ceux qui sont chargés d'administrer la culture en notre beau pays. Il est vrai qu'au CEGEP, à l'Université ou tout autre institution l'étudiant en art a une belle vie, si l'on fait abstraction de quelques menus détails comme acheter son matériel à prix d'or, payer son loyer (une chambre miteuse ou une baraque louée à sept ou huit personnes est un minimum), s'habiller (quelques "T-

shirts" et un vieux "blue jeans" font généralement l'affaire), se nourrir (un peu de riz et du "baloné" suffisent largement), se voyager à l'école (\$16.00 d'autobus par mois ou se faire geler l'hiver en tentant désespérément d'attendrir un conducteur philanthrope). De toute manière pourquoi s'inquiéter, il y a les prêts étudiants du gouvernement et parfois même les bourses si votre père a plus de douze enfants à charge; bref, il n'y a pas de quoi s'outrager outre mesure. Il est vrai que la vie d'étudiant est sans

doute la plus belle au monde, tous les travailleurs et les chômeurs vous le diront.

Mais lorsqu'on a fini d'étudier et qu'il faut troquer ses reçus de frais de scolarité pour un chèque de paye, là on rit moins.

Quel beau métier que celui d'artiste! Vivre constamment en contact avec le "beau", être son propre patron, créer sans arrêt, oeuvrer dans un milieu sain, dynamique et joyeux... oui, quel beau métier que celui d'artiste!

Examinons rapidement la situation d'un artiste professionnel en 1977. Il termine son cours avec une mention majeure couleur et mineure forme. Ça lui fait une belle jambe un diplôme de couleur... Pour remédier au problème, une bonne proportion des bacheliers se tapent un an de psycho-pédagogie en art WOW! Enseigner son art, quel rêve! Mais lorsqu'on sait que les enfants se font de plus en plus rares et les psycho-pédagogues devenus pompistes ou sur le bien-être social sont de plus en plus nombreux, l'avenir est moins rose. Ceux qui n'ont pas la vocation professorale essaieront de travailler dans leur métier: connaissez-vous beaucoup d'employeurs qui recherchent les services d'un diplômé en couleur (un couleurier)? Sans doute pas beaucoup. Mais, me direz-vous, l'on peut travailler à son compte, avoir des bourses du fédéral, ou plus rarement du provincial, faire du portrait sur la Rue du Trésor, faire partie d'un projet "Jeunesse au Travail" pour réaliser des murales urbaines, être caricaturiste pour un journal (quand ils ne sont pas en grève), exposer dans les galeries pour devenir rapidement riche et connu et que sais-je encore? Si le mécénat existait encore ça serait une autre solution, ou si nous étions en Russie, l'on pourrait être payé par l'État; quelle merde tout cela. Nous le savons tous ce n'est pas le cas.

Il faut ouvrir nos grands yeux candides sur la dure réalité: l'artiste diplômé d'une université est le professionnel le moins bien payé du monde. Selon un article paru dans *Le Soleil* de Québec le 5 août dernier, la moyenne des artistes (peintres, sculpteurs, comédiens, danseurs, chanteurs, etc.) a un salaire inférieur au salaire minimum, et ce à travers le monde. En effet, il n'y a pas de travail pour les créateurs: comment embaucher une gang de poilus, de fumeux de pot ou de prétentieux... Triste réalité que celle-là, bien triste...

En général, un artiste peut travailler comme agent de bureau occasionnel au gouvernement s'il est chanceux (car on aime employer des gens de niveau secondaire V dans ce genre d'entreprise), vendre des cravates ou des robes dans un centre d'achat s'il (elle) est d'allure soigné, être "waiter" dans un bar, être pompiste, etc. Qu'espérer de mieux car il ne faut pas oublier que ces créateurs n'ont d'autre métier que leur pinceau.

Le rêve (couleur) de chaque artiste est de connaître une certaine célébrité, vendre son produit facilement, vivre de son art comme Pellan, Dali ou Vasarely. Pour réaliser cet idéal, il faut passer d'habitude par les galeries. Connaissiez-vous beaucoup de galeries à Québec qui sont prêtes à miser sur un jeunot et qui plus est un illustre inconnu? Si vous faites des choses à la mode genre maisons québécoises, nus pudiquement

érotiques, surréalisme à l'eau de rose ou tachisme décoratif, vous allez peut-être réussir; si non, à qui s'adresser? Les galeries moins commerciales sont rares, deux, trois peut-être. La galerie expérimentale est une denrée pratiquement introuvable. Nous vivons à une époque où l'art galope dans toutes les directions, parfois le produit ne se présente que sous la forme de texte ou par des manifestations éphémères, à moins d'aller dans le garage chez vous, il n'y a pas de preneur. A ce sujet, j'ai envie de vous parler de quelque chose que j'ai bien connu: la défunte Comme Galerie. Celle-ci avait un statut de galerie expérimentale, elle a réussi à tenir le coup pendant trois ans avec des budgets ridicules. Sous forme de coopérative, elle permettait à des artistes pour la plupart inconnus mais sérieux de se produire. La dernière année, avec un budget de \$3,000.00 elle accueillait une quinzaine d'exposants. Le gouvernement fédéral a pourtant refusé de continuer à fournir la somme minuscule nécessaire à la bonne marche de cette initiative. Pourquoi? Je n'en suis pas certain mais je m'en doute. Québec doit rester la ville du patrimoine, Montréal la ville du progrès, également, ça sentait de plus en plus le politisé chez les membres de la galerie. En passant, vous êtes-vous déjà demandé pourquoi le gouvernement fait vivre de telles entreprises qui ne rapportent à peu près rien en retour? Sûrement pas par grandeur d'âme. Les dites galeries parallèles ou expérimentales sont chargées implicitement de former une certaine avant-garde, de découvrir de "nouveaux talents". Cette avant-garde sera ensuite récupérée par les grosses galeries commerciales qui elles sont payantes pour le propriétaire et pour le gouvernement: impôts, taxes, prestique.

Un autre facteur psychologique est très important en regard de l'artiste qui débouche sur le marché du travail: il se retrouve seul. L'école lui apportait un climat dynamique le motivant dans ses recherches, des échanciers le stimulant, une certaine compétition bénéfique. Il se retrouve donc isolé, avec comme seules ressources ses moyens financiers trop souvent insuffisants, son seul jugement esthétique et dans des locaux parfois minuscules. De nouvelles obligations s'ajoutent dont rembourser les dettes d'étude n'est pas la moindre. L'on parle souvent du caractère individualiste de l'artiste, l'on ne parle peut-être pas assez de son instinct grégaire.

En résumé, le créateur se retrouve devant un double problème: les sous et la solitude de travail. Comment remédier à cet état de fait?

Ce que j'ai à proposer n'est pas la solution idéale, il va sans dire, mais répond à court terme à une urgence et peut ouvrir des portes intéressantes quant au climat

artistique en général. Cette solution s'apparente à certains ateliers communautaires, l'Atelier de Réalisation Graphique de Québec et la Guilde Graphique de Montréal sont de bons exemples. Ce type d'atelier déjà existant a toutefois un point de commun: ce sont des regroupements autour de techniques artistiques bien précises (gravure, lithographie, sérigraphie, etc.). Les arts plastiques en général n'ont pas de regroupement physique. La Comme Galerie proposait pour l'année 1977-78 une telle structure, malheureusement, le projet a avorté.

Il serait très possible à un groupe de sculpteurs et de peintres de s'associer sous forme coopérative, de louer un local adéquat (chacun payant une fraction), mettre en commun l'outillage de base et leurs ressources personnelles pour l'aménagement d'un atelier suffisamment vaste et bien équipé. En se donnant un lieu de travail commun avec, possiblement, un espace servant à exposer leurs produits, une partie du problème est résolue. Reste l'argent.

Une dizaine de personnes peuvent trouver des contrats plus facilement qu'une; des règlements peuvent s'instituer: un pourcentage (arbitrairement choisissons 10%) des réalisations exécutées dans le cadre de la coopérative pourrait être versé à l'organisation par exemple. Des bourses de groupe sont relativement plus aisées à obtenir que des octrois individuels. Les règlements de la coopérative sont bien entendu laissés à la discrétion des membres du regroupement. Toutefois, ceci ne peut faire vivre son homme convenablement: l'individu aura donc le choix de travailler dans une station service mais saura qu'en contre-partie un groupe l'attend, qu'il pourra ainsi recréer le milieu dynamique de l'école.

Dans notre belle et grande société en perpétuelle transformation il faut palier à l'aliénation du système en créant de nouvelles structures, et Dieu sait si le monde des artistes a besoin de structures. Rappelons seulement quelques regroupements artistiques qui ont marqué l'histoire de l'art, ne citons que l'Impressionnisme, le Surréalisme, l'école de New York, l'art pop américain ou encore les Automatistes de Montréal. Ceux-là ont réussi à traverser la crise par la mise en commun des cerveaux et des bras.

(A suivre)

Jean-Claude St-Hilaire